



## Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

96-97 | 2004  
Globalisation. Tome I

---

### Des domestiques philippines à Paris

Un marché mondial de la domesticité défini en termes de genre ?

*Filipino Domestic Workers in Paris: a World Market of Domesticity Defined in Gender Terms?*

Liane Mozère

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1885>  
DOI : 10.4000/jda.1885  
ISSN : 2114-2203

#### Éditeur

Association française des anthropologues

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004  
Pagination : 291-319  
ISSN : 1156-0428

#### Référence électronique

Liane Mozère, « Des domestiques philippines à Paris », *Journal des anthropologues* [En ligne], 96-97 | 2004, mis en ligne le 22 février 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1885> ; DOI : 10.4000/jda.1885

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

---

# Des domestiques philippines à Paris

Un marché mondial de la domesticité défini en termes de genre ?

*Filipino Domestic Workers in Paris: a World Market of Domesticity Defined in Gender Terms?*

Liane Mozère

---

- 1 « Premier signe de la promotion sociale » pour les familles au XIX<sup>e</sup> siècle (Martin-Fugier, 1979 : 93), le recours à la domesticité est-il aujourd'hui relégué au rang de curiosité littéraire (la Françoise de Proust) ou de souvenirs émus et de regrets éternels (si l'on en croit les récits recueillis par Pinçon et Pinçon-Charlot [1985] auprès de familles aristocratiques) ? Autrement dit, verrait-on aujourd'hui la fin de la domesticité ? Une recherche socio-anthropologique conduite durant plus de trois ans permet peut-être de faire émerger aujourd'hui une figure nouvelle, celle de la domestique transnationale dont la trajectoire et la carrière sont façonnées par les migrations internationales et un marché spécifique que l'on peut caractériser comme une « niche ». La migration des domestiques philippines à Paris peut, dès lors, être considérée comme un analyseur pertinent et heuristique permettant notamment d'analyser ce marché en termes de genre. Ces femmes<sup>1</sup> émigrent vers la France souvent de manière irrégulière au regard des réglementations relatives au séjour en vigueur<sup>2</sup>, et sont majoritairement employées sur un marché du travail spécifique de la domesticité de « haut niveau » c'est-à-dire employées par des familles aisées, voire très aisées, souvent étrangères, à Paris. Si nous inscrivons notre travail dans la perspective qui articule crise, migrations et genre, c'est parce que ce marché est profondément configuré par une tension originale entre ces pôles. En effet, pour répondre à une situation de crise économique et sociale endémique qui sévit aux Philippines, la solution de l'émigration constitue un outil dont font usage les femmes philippines pour, non seulement répondre à des impératifs économiques, mais encore pour accroître leur puissance d'agir et leur autonomie. Ou pour le dire autrement pour utiliser la crise à leur profit, mais aussi à la transformation de leur propre société. Elles y parviennent en mobilisant des ressources spécifiques liées à leur mode de socialisation pour se placer dans une « niche », celle de l'emploi domestique où leur position se distingue nettement de celle d'autres femmes originaires d'autres régions souhaitant investir ce type de travail. Nous organiserons, pour ce faire, notre

contribution autour de trois pôles : en premier lieu, nous analyserons schématiquement l'évolution de la société philippine fondée, depuis plus de trente ans, sur une politique d'émigration massive de la population pour répondre à la crise de la société philippine. Nous qualifierons ensuite l'offre spécifique des femmes philippines candidates à l'émigration pour aborder enfin la manière dont celle-ci s'articule avec une demande internationale de services domestiques. Il est alors possible de parler d'un marché international des services domestiques, dont les Philippines, au même titre que d'autres femmes originaires d'autres régions (Madagascar et l'Europe de l'Est pour la France, par exemple), constituent des figures emblématiques au cœur d'une division internationale du travail de soins aux personnes, et aux enfants notamment, largement configurée en termes de genre. Pour autant la migration s'écrit pour ces femmes en scénarios transnationaux où elles font preuve, outre de courage et d'abnégation, de mobilisations et d'engagements qui leur permettent d'augmenter leur puissance d'agir et leur liberté en tant que femmes<sup>3</sup> et de transformer la société philippine elle-même, notamment dans ses rapports de genre.

## Situation de l'archipel des Philippines

- 2 Les Philippines constituent un archipel regroupant sept mille îles situé à 1 200 km à l'est des côtes vietnamiennes, excentré par rapport au Sud-est asiatique. Depuis l'invasion espagnole au XVI<sup>e</sup> siècle, suivie par l'occupation économique et politique des États-Unis, les relations comme les représentations sociales dans l'archipel façonnées par ces influences étrangères coexistent et s'hybrident avec des survivances de la société traditionnelle. Si l'on examine la situation des femmes aux Philippines on peut aisément mettre au jour le paradoxe qui en constitue le soubassement et contribue à favoriser leur émigration outre-mer. Pour le montrer, il convient cependant de resituer celle-ci dans l'évolution qu'a connue l'économie philippine. C'est la *position stratégique* de l'archipel qui intéresse les États-Unis, tout comme la possibilité d'exporter et de « tester » dans l'archipel leurs produits et de réaliser des investissements à fort retour. Dès lors se met en place une économie de sous-traitance d'une part, et une économie haciendaire au profit de l'élite traditionnelle (Antheaume, Bonnemaïson, Bruneau, Taillard, 1995 : 81-82). La situation économique y est désastreuse : en 1994 20% des plus riches accaparent plus de 50% du revenu national, tandis que 20% des plus pauvres doivent se contenter des 5% restants. Cette domination impérialiste<sup>4</sup> se traduit pour l'agriculture par l'existence d'un système de métayage et de « microfondisme » aux rendements excessivement faibles à côté d'une culture de la canne à sucre dominée par les grands propriétaires où le travail est effectué par des ouvriers de plantation mal payés et surexploités<sup>5</sup>. Dans les villes<sup>6</sup> la dualisation du secteur agricole conduit à l'arrivée de paysans qui s'entassent dans les bidonvilles urbains.
- 3 De ce fait, la pression démographique s'accroît tout en développant une urbanisation déséquilibrée à deux niveaux au moins : d'une part Manille compte 48,6% de la population urbaine de l'archipel<sup>7</sup> et de l'autre le « coût social de l'urbanisation » est exorbitant : on note une densité record de 12 500 personnes au kilomètre carré, ce qui va de pair, comme ailleurs dans le monde du Sud, avec une spéculation foncière importante (Constantino-David & Valte, 1994). Il s'ensuit, pour les plus démunis, une situation dramatique sur le plan du logement : en 1989 on comptait 3,5 millions de familles sans abri (Gregorio-Medel, *op. cit.*). Le National Housing Authority comptabilise, en 1993,

406 000 ménages comme « occupants de taudis », c'est-à-dire au bas mot 2,5 millions de « squatters » (Constantino-David & Valte, 1994), ce qui correspond, selon certains auteurs, à un tiers de la population urbaine de Manille (Gregorio-Medel, 1989).

- 4 Le sous-emploi chronique et une relative surqualification de la main-d'œuvre, féminine en particulier, du fait de forts taux de scolarisation des filles dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, après la colonisation américaine de l'archipel (enseignement primaire en 1901, enseignement universitaire en 1908), contribuent à une paupérisation des couches éduquées de la population qui, lorsqu'elles trouvent à s'employer, n'y parviennent qu'en acceptant des salaires dérisoires. C'est dans ce contexte qu'il convient d'analyser les processus de migration qui se développent dès les années 1960. Les gouvernements successifs du pays ont, en effet, cherché à favoriser et à amplifier la migration de nationaux à l'étranger. C'est à cette condition que le pays peut bénéficier de prêts du Fonds monétaire international tout en permettant d'atténuer les effets du chômage massif, du déficit commercial, de la dette extérieure et des conflits sociaux. D'abord initiée sous la dictature Marcos, au cours des années 1960, la politique d'exportation de main-d'œuvre constitue un élément central de toutes les politiques des gouvernements philippins ultérieurs pour soutenir l'économie et rembourser la dette du pays.
- 5 L'idéologie gouvernementale va au demeurant chercher à légitimer cette politique d'exportation de main-d'œuvre en valorisant ces émigrants présentés comme les « héros des temps modernes » des Philippines (Gonzalez, 1992 : 24 ; Jackson, Huang, Yeoh, 1999 : 44). Les Philippines sont le pays qui connaît l'un des plus forts taux d'émigration au monde. Une évaluation datant de 1991 faisait état de 1,6 millions de Philippins résidant à l'étranger ayant émigré entre 1976 et 1991 (Rodriguez, 1998 : 330). Les Philippines sont, aujourd'hui, le premier pays exportateur de main-d'œuvre du monde. Cependant, pour analyser les raisons d'une migration essentiellement féminine, il convient de faire retour sur la place qu'occupent les femmes dans la société philippine.

## Femmes et familles : évolutions et contrastes

- 6 Pour analyser la situation des femmes dans la famille et dans la société, il est nécessaire de faire retour sur l'organisation de type communautaire existant aux Philippines durant la période précoloniale. A cette époque les femmes bénéficient d'avantages sociaux qu'elles n'allaient pas tarder à perdre. Elles pouvaient, par exemple, devenir chef d'un *barangay* (unité administrative de base), pouvaient exercer les fonctions de prêtre, devenir propriétaire et même nommer leurs enfants (Blair et Robertson cités par Feliciano, 1994). De plus elles pouvaient divorcer et se remarier. En cas de divorce elles obtenaient la moitié des ressources du ménage. Si elles étaient sous la tutelle de leur famille avant le mariage, celle-ci les émancipait de fait au sens où elles pouvaient dès lors commercer et préserver un revenu indépendant au sein de la famille (Feliciano, *op. cit.*). Plus largement avant la période coloniale régnait une forme de sexualité librement exprimée, une acceptation sociale des relations extramaritales et même, dans certains cas, du concubinage et de la polygamie (Eviota, 1992 : 23, 35). La *conquista* espagnole va chercher à éradiquer ces comportements et ces usages sociaux et à édifier un système légal associant diverses influences : la loi civile du droit romain, la *common law* anglo-saxonne, le droit des personnes de la tradition de l'islam et, sauf en cas de dispositions contraires au Code civil, la coutume. De ce fait, encadré par la loi, le système familial se décline aujourd'hui encore comme un patriarcat traditionnel.

- 7 Écartées de la vie politique comme d'un enseignement poussé lors de la *conquista*, les femmes compensent cependant leur handicap en « participant activement à la vie économique du pays. Elles faisaient des affaires, administraient des fermes et s'adonnaient à des activités artisanales comme la couture, la broderie, la modisterie qui leur permettaient de ne pas quitter leur domicile. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle des voyageurs étrangers remarquaient les qualités entrepreneuriales des femmes philippines » (Feliciano, *op. cit.* : 9). Leur entrée précoce dans les fabriques gouvernementales de tabac dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout comme leur revendication, un siècle plus tard, réclamant l'ouverture d'une académie pour l'enseignement de la langue espagnole, devaient marquer de manière irréversible l'évolution de leur place au sein de la société philippine. C'est un point qu'il convient de souligner ici, y compris pour comprendre l'émigration des Philippines de notre échantillon aujourd'hui. Mais c'est véritablement au moment de la mainmise des Américains sur l'archipel que leur situation va radicalement se transformer. En effet, cette puissance impérialiste introduit, en même temps que l'assujettissement politique et économique, des valeurs de liberté et d'égalité. Dès 1901 une scolarité primaire gratuite pour les filles comme pour les garçons va être instaurée<sup>8</sup> ; à la même date sont ouvertes des écoles normales, des écoles de commerce et d'agriculture. En 1908 est instituée l'université de Manille où l'admission est accordée à tous, quel que soit son sexe. La scolarisation des filles va transformer leur statut social : dans la foulée vont être promulguées des lois les autorisant à divorcer et, en 1934, à prendre part au vote aux élections locales<sup>9</sup>.
- 8 Ce courant émancipateur s'exerce, sans que ne cessent les contraintes patriarcales qui s'imposent à elles, notamment par le biais des « lois et coutumes » fondées sur la piété filiale et la loyauté à l'égard des siens par le maintien de liens forts, l'assistance mutuelle et le fait d'assumer des obligations de solidarité à l'égard de chaque membre de la parenté et de celles/ceux auxquels-les je suis lié-e s'ils/elles sont dans le besoin (Lacar, 1995). Ce système est, on le voit, configuré par un couple « privilège/obligation » où chaque membre du groupe bénéficiant de privilèges octroyés, à une occasion ou à un moment donné, par les autres membres du groupe, doit s'acquitter, à d'autres occasions et en d'autres circonstances au cours de sa vie, d'obligations équivalentes à leur égard (Aquiza & Pal, 1957). On verra ainsi des frères aînés mais surtout des sœurs aînées surseoir à des projets de vie, comme le mariage, pour permettre de satisfaire les besoins immédiats des plus jeunes dans la fratrie ou de neveux ou nièces. La force d'un tel familialisme se traduit par une forme de népotisme, responsable selon certains d'entraver les capacités et les potentialités de ceux ou celles qui sont ainsi contraints de travailler pour les autres (Lacar, *op. cit.* : 44). L'influence religieuse prédominante dans l'archipel accentue, selon Aquiza et Pal, que ce sont surtout les femmes et les filles qui incorporent les valeurs du familialisme et qui se plient à la « dette de la gratitude ».
- 9 Outre ces facteurs religieux, il importe de souligner le maintien de mesures discriminatoires à l'égard des femmes qui illustrent la prégnance des conceptions traditionnelles de la famille et des rapports sociaux de sexe dont on peut donner quelques illustrations. L'âge légal pour pouvoir se marier est de 16 ans pour un garçon et de 14 ans pour une fille. Le consentement des parents au mariage est exigé jusqu'à 18 ans et 20 ans pour les garçons. Une fille ne peut quitter le domicile familial sans l'autorisation de ses père et mère sauf pour se marier, pour exercer une profession ou si l'un de ses parents se remarie. Une femme, si elle peut embrasser n'importe quelle activité, peut cependant en être empêchée si son mari peut apporter la preuve tangible et irréfutable que les revenus

qu'il rapporte permettent à la famille de vivre selon son rang social (Feliciano, 1994 : 552). D'autres exemples permettent d'illustrer la position dominante du mari dans le couple : c'est à lui qu'incombe la désignation du domicile conjugal, l'administration de la propriété des enfants mineurs, l'administration de la propriété conjugale. D'autres discriminations frappent encore les femmes dans la société philippine : par exemple en cas de séparation, la preuve de l'infidélité du mari ne suffit pas à accorder la séparation à sa femme ; il faut pour que celle-ci puisse l'obtenir que celui-ci installe, par exemple, sa maîtresse au domicile familial (Feliciano, *ibid.* : 553). Il convient d'autre part de noter que le Code de la famille stipule que « la famille est le fondement de la nation ». Le divorce n'existant pas aux Philippines, dans certains cas des femmes préféreront émigrer pour échapper à un mariage ou à leur famille.

- 10 La situation des femmes philippines ayant bénéficié d'un enseignement secondaire, voire supérieur, est donc contrastée à un triple niveau au moins : d'une part elles héritent d'une mémoire sociale et de représentations datant de la période précoloniale où les femmes occupaient une position non subalterne, d'autre part elles sont émancipées par l'accès au savoir, et enfin elles demeurent néanmoins soumises à un système patriarcal contraignant et non négociable. En d'autres termes, leur socialisation est façonnée par des logiques sociales que l'on pourrait penser antagoniques mais dont le terrain nous donne bien au contraire une intelligence en termes de coexistence de ces différentes influences et d'arbitrages pragmatiques opérés *in situ*. En bricolant de tels agencements, ces femmes cherchent à tirer parti au mieux des ressources qu'imposent les normes des différents régimes d'action apparemment contradictoires auxquelles elles demeurent soumises. Ainsi Stella une jeune femme d'une trentaine d'années paie à sa façon sa « dette de la gratitude » en acceptant d'émigrer en France à la place d'un frère aîné marié pourtant chômeur au moment de la prise de décision afin de pouvoir pourvoir à la subsistance de sa famille à la mort du père de famille. Titulaire d'un DEUG d'études religieuses<sup>10</sup>, elle travaille dans un petit établissement scolaire. Le projet d'émigration est immédiatement défini par la famille en termes de genre. Même diplômée et salariée avec un salaire dérisoire, mais célibataire et fille, c'est Stella qui doit entreprendre le voyage. Se sacrifier donc non seulement pour sa famille à laquelle elle est redevable de lui avoir payé des études mais aussi pour sauvegarder le bien-être conjugal de son frère. Si tou-te-s lui en seront reconnaissant-e-s, cette décision lui est-elle imposée unilatéralement en vertu de l'application des règles patriarcales ou sa volonté peut-elle se déployer, même de manière partielle ? Car l'entretien et les observations réalisées tendent à brouiller l'image d'une Stella uniquement victime d'un système patriarcal. Si elle se plie sans regimber à son devoir de fille célibataire, l'émigration à laquelle elle consent lui permet également de *faire usage* d'une manière différée et ailleurs des ressources professionnelles qui sont les siennes en instrumentalisant, d'une certaine manière, à son profit le paiement de la dette de gratitude.
- 11 Autrement dit au lieu que ce projet constitue uniquement une contrainte imposée, le cas de Stella permet d'analyser la migration également comme un choix dont toutes les raisons ne sont pas nécessairement énoncées aux Philippines. A l'image du piège patriarcal se refermant sur Stella – comme c'est le cas pour d'autres comme Suzie qui cherche, presque sans en avoir conscience dans un premier temps, à échapper à un mariage qui ne la satisfait pas – pourrait se superposer celle d'une percée, d'une ligne de fuite tentée en prenant appui sur les structures familiales patriarcales. Comme si à travers ce déplacement – la migration – s'opérait une subversion profonde des pratiques

et des positions en termes de genre pouvant conduire à des formes d'émancipation construites par ces femmes elles-mêmes que nous aborderons plus loin. Là où nous pensons exil, les immigré-e-s disent projet (Tarrius, 2002). C'est-à-dire ce que les anglo-saxons nomment *agency* qui constitue le fondement de la posture ainsi expérimentée et adoptée où chacune gagne en puissance d'agir.

- 12 N'anticipons cependant pas trop et revenons aux causes habituellement présentées comme déterminant le projet migratoire. Et en premier lieu sur les causes économiques évoquées par toutes les Philippines rencontrées à Paris : que ce soit le décès d'un membre de la famille ou de la parentèle proche, la maladie de l'homme, l'insuffisance des ressources, autant de thématiques récurrentes dans les récits recueillis. En cela le cas des domestiques en France ne contredit pas les schémas qu'économistes et sociologues avancent pour expliquer les mouvements migratoires. Dans la sociologie des migrations les stratégies migratoires sont en général analysées en termes de stratégie de survie qui résultent d'un ensemble complexe de facteurs où s'articulent choix individuels, données structurelles et opportunités existantes. C'est dans un processus qui s'appuie sur ces différentes dimensions que l'agent ou mieux l'acteur/l'actrice effectue ses choix. Dans une analyse économique classique, conduite en termes d'équilibre, les mouvements de population résultent de l'action volontaire et rationnelle d'individus « répondant » ou s'adaptant à des déséquilibres géographiques affectant les facteurs de production : la terre, le travail, le capital. Il y a, dans ces conditions pour ces auteurs, à la fois, des facteurs qui poussent (*push*) à migrer comme les difficultés économiques et des facteurs qui attirent les migrants (*pull*), comme des avantages comparatifs, dont le volume et la direction sont ainsi déterminés. Cet équilibre statique ne prend pas en compte, on le voit, des formes non économiques de coercition et notamment le poids des structures sur la prise de décision, comme la structure de classe ou les modèles familiaux patriarcaux, par exemple.
- 13 Dans la perspective structuraliste, au contraire, les mouvements de population résultent du développement économique inégal et de la restructuration sociospatiale de la production. Une telle analyse a le mérite de mettre l'accent sur l'importance des facteurs historiques. Ainsi par exemple Sassen (1989) montre que dans le développement des villes globales où sont concentrées dorénavant les instances de décision de l'économie-monde et où sont employés et logés les managers internationaux, se développent des services à la personne, qui offrent des emplois sous-payés à des hommes et des femmes, souvent non déclarés et en situation irrégulière en matière de législation sur l'immigration. Il s'agit, dans des cas nombreux, de femmes, étant donné la nature des services concernés (ménage, cuisine, menus travaux ménagers, couture, etc.). Dans ce cas, ces migrantes sont, avant tout, victimes d'un système de production, dont les marges bénéficiaires résultent précisément de ce différentiel. Ainsi on va assister à la naissance de *niches d'emploi*, en quelque sorte « en cascade », la présence de cette main-d'œuvre précaire et souvent irrégulière donnant naissance à toute une série d'activités et de services spécifiques qui leur sont destinés en priorité (produits alimentaires, vestimentaires spécifiques, biens et services dans des gammes de prix accessibles à la clientèle visée). Parler de « niche » consiste, non à évoquer un espace-temps clos ou fixé une fois pour toutes, mais plutôt le support spatial et temporel d'un processus proliférant. C'est d'ailleurs de ce point de vue que vont s'organiser les migrations suivantes, en « prenant pied », en « atterrissant » sur un territoire étendu et mouvant. Burgess (1979) avait, en son temps, analysé le centre ville, *the loop*, comme le lieu géométrique d'« atterrissage » des



nouveaux migrants. Sa vision trop unilatéralement géographique occultait la dimension relationnelle qui sature l'espace et le qualifie, comme lieu d'occurrence des opportunités et des « aubaines » (Hannerz, 1980 ; Joseph, 1999).

- 14 Mais ces deux types d'analyses, par nature généralistes, tendent à réduire les décisions individuelles, soit à un pur artifice (modèle classique), soit à un pur résidu du jeu des structures. C'est de ce point de vue que l'analyse en termes de *maisonnée* prend tout son sens. Dans l'Ancien Régime étaient, en effet, hébergés « sous le même toit, et derrière la même serrure », non seulement la famille au sens moderne « strict » (uni familiale), mais encore plusieurs générations, des membres alliés (cousins) et des étrangers (domestiques), c'est cette unité, la *maisonnée*, qui constitue avant tout l'unité de production et de vie. Cette forme de la *maisonnée* ayant été largement disloquée après les débuts de l'industrialisation, on a coutume de penser que s'est ainsi opéré un nouveau partage entre sphère privée (domestique) et sphère publique (productive). Pourtant, on a vu qu'aux Philippines la société reposait encore largement sur le maintien de solidarités traditionnelles configurées par des relations d'obligations réciproques. Ne peut-on dès lors garder le terme de *maisonnée* que reprend Florence Weber (2002), qui est pour elle « groupe de résidence, c'est-à-dire coopération productive, analysable en termes de solidarité objective », pour analyser ce qui se produit pour les Philippines immigrées en France ? L'intérêt d'une analyse en termes de *maisonnée* permet, en effet, d'articuler, chaque fois de manière singulière, c'est-à-dire pour chaque femme rencontrée, comment s'est prise la décision d'émigrer. En ce sens également recourir à la notion de *maisonnée* est à rapprocher de ce que Jackson, Huang et Yeoh appellent *household strategy* (1999). Mais comme nous avons pu le constater grâce aux travaux d'autres chercheur-e-s dans le monde avec lequel-le-s nous avons pu nouer des liens (Chant, Parrenas, Jackson, Huang, Yeoh, Lan, Pingol, Pertierra, Batsistella, Rotkirch, Tacoli) les migrations en provenance des Philippines sont largement définies en termes de genre, dimension que la sociologie des migrations longtemps « neutre » sur ce plan a contribué à négliger (Chant & Radcliffe, 1992 ; Morokvasic, 1984). Nous parlerions plus volontiers d'aveuglement conforme en cela aux canons de la sociologie académique encore largement dominante en sociologie qui ignore superbement le genre dans ses analyses et son épistémologie.
- 15 Il convient donc à présent d'affiner l'analyse en prenant plus spécifiquement en compte la personne migrante, en l'occurrence les femmes philippines et par conséquent d'y faire entrer de plain-pied la question du genre. On sait que les femmes migrantes ont été longtemps invisibles dans les travaux sur les migrations. L'image de l'homme seul migrant et laissant femme et enfants dans la société d'origine, si elle a correspondu à une réalité pendant un temps – les Trente Glorieuses – (Sayad) est, on le sait à présent, trompeuse. La raison n'en est-elle pas due à l'image communément admise et diffusée d'une population féminine globalement inactive et dépendante des hommes ? L'image du *breadwinner* américain des classes moyennes (Parsons) a littéralement contaminé et obscurci l'analyse des migrations féminines (Morokvasic, 1984 ; Golub, Morokvasic, Quiminal, 1997 ; Oso Casas, 1998 ; Catarino & Oso, 1996). Dans ce cadre conceptuel, les femmes sont dépendantes des hommes et subissent, plus ou moins passivement, les conséquences du départ des maris (surcharge de travail, prise en charge totale de l'éducation des enfants). De plus, comme les femmes étaient globalement invisibles dans le champ des recherches en sciences sociales à l'exception de quelques recherches pionnières comme celles de Madeleine Guilbert ou d'Andrée Michel, il n'est guère étonnant que les migrations féminines l'aient également été (Morokvasic, 1999 : 20). C'est certainement l'émergence



des mouvements féministes qui a permis de découvrir la réalité du travail domestique invisible (Delphy, 1974 ; Chabaud-Rychter, Fougeyrollas-Schwebel, Sonthonnax, 1985) et les femmes travailleuses (Kergoat, 1982). En ce qui concerne les migrations où l'on a longtemps assimilé migration à migration de travail et non à une migration de peuplement, c'est-à-dire essentiellement une migration d'hommes seuls au lieu d'une migration familiale, on a ainsi pu construire sociologiquement une occultation des migrations féminines. Mais de plus notre travail nous permet d'indiquer la manière dont cette migration spécifique des femmes philippines est largement configurée par l'existence d'une demande mondiale de services domestiques. Des travaux récents (Bouly de Lesdain, 1999 ; Bredeloup, 2001 ; Oso Casas, 2002) et, qui plus est, parfois consacrés à des femmes devenant domestiques dans les pays du Nord, se sont développés depuis quelques années et nous permettent, à partir des problématiques qu'ils développent et de notre propre recherche, de dessiner les contours d'un marché mondial de la domesticité qui favorise et attire comme un aimant la migration des Philippines qui bénéficient d'un effet de « niche », en termes d'opportunités d'emplois, configurée par cette demande des pays du Nord. Dans ces cas également ces migrations peuvent résulter de situations de crise économique ou politique ; mais constituent toujours, les auteurs en attestent, d'un gain d'autonomie et d'une remise en cause des rapports de genre dominants dans la société de départ.

## Demande mondiale

- 16 Ce que nous aimerions à présent avancer c'est que la demande mondiale de services domestiques est attachée aux qualités spécifiques que peuvent offrir les émigrantes philippines potentielles, et ce en termes de genre. Leurs qualités à la fois scolaires, professionnelles et humaines (dont la socialisation primaire configurée par la tradition et le christianisme est particulièrement prisée par les employeurs). Dans le cas, finalement exceptionnel, de contrats pour des infirmières ou des travailleur-euse-s aux qualifications particulièrement recherchées, c'est dans l'emploi domestique qu'elles peuvent très aisément trouver à s'employer<sup>11</sup>. Les Philippines qualifiées, s'exprimant généralement dans un bon anglais et inscrivant leur avenir professionnel plutôt sur une pente descendante, se distinguent d'autre part par le fait qu'étant dotées de ressources sociales et culturelles elles sont également susceptibles d'offrir un service particulièrement prisé car ce sont des mères de famille accomplies dans la majorité des cas qui ayant laissé souvent (au moins dans un premier temps) leurs enfants dans l'archipel ne sont pas susceptibles de compter leur engagement à l'égard des enfants dont elles ont la garde. Mélanie se souviendra, au cours d'un entretien réalisé plusieurs années après que ses enfants l'aient rejointe, avec des sanglots irrésistibles, combien s'attacher aux enfants lui permettait en leur offrant sa tendresse de « faire comme si » elle en faisait bénéficier ses enfants restés au pays par un phénomène de dédoublement ou de transposition lui procurant un réconfort momentané. « Lorsque je rentrais le soir dans ma petite chambre, j'éclatais en sanglots en pensant à cette tendresse que je leur volais ». En ce sens d'ailleurs ne pourrait-on poser que les émigrant-e-s philippin-e-s constituent, non seulement un produit d'exportation spécifique, une matière première précieuse pour leur pays, mais aussi surtout une matière première saturée d'émotion et d'affectivité qui en fait une denrée particulièrement recherchée ? Bien davantage que des hommes, les femmes peuvent les mobiliser et c'est cette richesse qui est prisée et qui sert de support à la niche

économique évoquée plus haut. « Aux Philippines, on sait qu'on peut trouver du travail en étant domestique » diront Suzie, Luizia et les autres femmes rencontrées à Paris. D'autres chercheur-e-s confirment ce constat.

- 17 Si la demande internationale de services domestiques se définit en termes de genre, elle n'en est pas pour autant homogène : elle peut se décliner à notre avis selon trois caractéristiques sociogéographiques. Une première forme pourrait être dite « traditionnelle ». Essentiellement située dans les pays du Golfe, au Liban, au Yémen les employeurs déjà dotés d'une nombreuse domesticité « s'offrent » de surcroît une Philippine qui peut migrer en tant que travailleuse sous contrat, que l'on ramènera au pays après un séjour ou une mission aux Philippines, ou en recourant aux services d'officines spécialisées dans les relations avec ces pays qui ont dans l'archipel pignon sur rue. La domestique philippine, dotée de qualités dont les personnels de service du cru sont dépourvus, offrent ainsi une touche de distinction et de raffinement dans des familles fortunées. Dans le film *Civilisées* de Randa (2000) on peut voir dans un Beyrouth dévasté par la guerre civile des domestiques de plusieurs nationalités (indienne, sri-lankaise et philippine) occuper de somptueuses demeures laissées à leur garde par leurs patrons partis en exil. La plus entreprenante et la plus efficace est la Philippine. Leur statut de femmes éduquées et anglophones ne les prémunit cependant nullement de la féroce exploitation patriarcale de ces maîtres moyen-orientaux et cette destination est peu prisée aux Philippines. Ou bien ce sont des hommes qui émigrent vers ces régions ou bien les femmes quittent leurs employeurs dès qu'elles le peuvent y compris en leur laissant les passeports gardés en otage, pour échapper à leur vigilance lors d'un voyage à l'étranger. Louisa et Bella ont ainsi fait faux-bond à leurs patrons venus avec leurs domestiques trois mois à Paris munis d'un visa de tourisme pour chacune. Récemment une Philippine a pu s'échapper grâce à l'aide du Comité français contre l'esclavage moderne de l'Hôtel Meurice où elle était séquestrée.
- 18 Une autre forme de demande est issue des pays du Sud-est asiatique (Singapour, Hong-Kong, Japon, Taiwan) qui a vu se consolider et s'enrichir une classe moyenne dont les femmes entrent à présent sur le marché du travail. Là encore traditionnellement ces familles employaient et souvent logeaient des domestiques qui leur étaient souvent attachées à vie. C'est en particulier le cas des domestiques chinoises, les *amah*, qui sont arrivées dans les années 1930 souvent pour échapper à des mariages forcés. Pourtant le recours à une Philippine pour s'occuper « comme une mère » des enfants et du foyer constitue incontestablement dans ces cultures un signe de réussite sociale particulièrement prisé. Ces Philippines sont souvent recrutées par contrats et sont logées par leurs employeurs qui ne les traitent pas particulièrement bien. On voit ainsi dans le film *Yiyi* de Fruit Chan un tenancier de gargotte employer une Philippine logée misérablement dans le logement familial, ne pas la payer tout en la traitant comme un membre de la famille. C'est elle qui est la plus proche du petit Yiyi (2000). Pei Chia Lan montre les partages subtils que ces femmes de la nouvelle bourgeoisie établissent, en particulier dans les soins aux enfants entre ce qui est du domaine de la Philippine et ce qui leur échoit en tant que mère (2003).
- 19 Une dernière demande provient des pays du Nord où l'on trouve les « villes globales » analysées par Saskia Sassen où demeure une classe cosmopolite et de familles très fortunées recourent aux services des Philippines. Certaines pour des raisons pratiques comme c'est le cas des familles américaines qui fréquentent l'Église américaine du Quai d'Orsay où les Philippin-e-s de la paroisse se réunissent tous les dimanches. D'autres à

cause de la qualité du service, ces femmes pouvant apporter une plus-value en termes de compétences linguistiques, sociales (ce sont, rappelons-le, des urbaines le plus souvent ayant exercé un métier) et affectives (ce sont des mères). Définies en termes de genre, ces « plus que parfaites » (de Groot & Ouellet, 2001) offrent un service haut de gamme tout en manifestant une soumission vivement appréciée dans ces milieux sociaux (Oso Casas, 2000). Professeurs d'université, avocats, médecins français des « beaux quartiers » de l'ouest et du centre de la capitale (Pinçon & Pinçon-Charlot, 1985) s'arrachent aussi ces « perles » pourtant le plus souvent logées dans de minuscules chambres de bonnes haut perchées qu'ils n'hésitent pas à employer sans papiers, voire à exploiter jusqu'à ce que certaines comme Suzie obtiennent des dommages-intérêts et des papiers.

- 20 En France, il n'y a pratiquement pas d'employées sous contrat. Les Philippines migrant en France ont pu le faire légalement, à une époque où l'entrée dans le pays était moins réglementée, comme c'est le cas pour une des personnes que nous avons rencontrée ayant fui l'Iran en 1979, ou parce qu'elles disposent d'un visa de tourisme valide leur permettant d'entrer dans le pays. A l'expiration de celui-ci, elles risquent l'expulsion. La France est une destination prisée – Paris exerce une fascination incontestable. Mais c'est aussi à travers la circulation d'informations entre les Philippines et les membres de la diaspora installé-e-s en France que la réputation de notre pays se construit : employeurs généralement appréciés, rémunérations considérées comme relativement satisfaisantes, protection sociale, gratuité de l'enseignement (ce qui conduit un certain nombre de femmes à faire venir leurs enfants), environnement considéré comme particulièrement attrayant. Dans l'échelle des valeurs la cote de Paris est élevée en termes de prestige et de reconnaissance. C'est d'ailleurs, le plus souvent, parce qu'elles connaissent quelqu'un qui est déjà à Paris que les nouvelles migrantes peuvent s'installer. Nombre d'entre elles, arrivées à Paris, vont d'ailleurs y « faire leur vie », notamment en donnant naissance à des enfants qui bénéficieront de tous les avantages que la société française peut offrir.
- 21 Dotées de qualités généralement considérées dans nos sociétés comme étant contradictoires, les Philippines ne constituent-elles pas le prototype d'un compromis paradoxal entre tradition et modernité dont elles savent parfaitement utiliser les ressources de manière labile et instrumentale. « L'excellente réputation des domestiques philippines, obéissantes, catholiques, symboles de statut social, exotiques, de surcroît, a contribué à consolider ce groupe dans les secteurs les plus stables, leur offrant de bonnes conditions de travail et les salaires les plus élevés sur le marché de l'emploi domestique (madrilène), leur permettant d'occuper une position nettement différenciée et spécifique par rapport à d'autres groupes sur une échelle professionnelle définie en termes ethniques »<sup>12</sup> (Oso Casas, 1998). Habitues, à la fois, à assumer des positions de responsabilité, sachant concilier choix familiaux et personnels, s'engager entièrement dans les choix qu'elles ont effectués et « rebondir » en fonction des situations, les atouts qu'elles détiennent en font un personnel de service « haut de gamme »<sup>13</sup>, qui a néanmoins parfaitement incorporé des formes de « docilité » (terme souvent employé) et de « déférence » (Goffman, 1956). La déférence se définit, selon Goffman, comme un arrangement qui « fonctionne comme moyen symbolique pour valoriser le destinataire » (*ibid.* : 18). Outre les formes de déférence qui peuvent mettre en contact des personnes de statut équivalent, le terme est le plus souvent employé lorsqu'il s'agit de relations inégales. Comme l'écrit Goffman c'est alors « quelque chose qu'un subordonné doit à son supérieur » (*ibid.* : 19). Ces « actes cérémoniels » peuvent affecter le langage, le geste, concerner les rapports à l'espace, la manière d'effectuer des tâches, ainsi que l'ordre d'accès à la parole.

Judith Rollins qui reprend ces analyses de Goffman les applique et les relie à la situation des domestiques qui doivent appeler leur patronne *madam*<sup>14</sup> et qui, au contraire, sont appelées par leur prénom. On se souvient que de nombreuses domestiques étaient débaptisées : « On vous appellera Marie » (Bernardo, 1998). Astreintes à la déférence à laquelle elles semblent le plus souvent se plier sans réticence apparente, elles connaissent leur valeur sociale : « Nous sommes les Mercedes Benz des domestiques » dira l'une d'entre elles aux Pays-Bas.

## Subordination, stratégie à compte d'auteur, empowerment ?

- 22 Comment analyser, dès lors, le maintien dans cette fonction sociale dévalorisée de ces femmes, par ailleurs extrêmement dynamiques, inventives et nullement repliées sur elles-mêmes ? Que ce soit au cours de réunions informelles, de fêtes communautaires ou au cours de repas amicaux, leur exubérance, leur sens de la solidarité, leur aisance sociale et leur allant font toujours grande impression. Pourquoi ne cherchent-elles pas, notamment lorsqu'elles parviennent à obtenir des papiers, à quitter l'emploi domestique ? Qu'est-ce qui anime les femmes philippines ? Est-ce que la seule nécessité économique leur fait entreprendre le long exil ? On peut observer, dans un premier temps, qu'elles disent reconnaître le caractère subalterne de leur position, mais qu'elles « font avec » et ceci, en dépit de leur capital culturel. Ne pourrait-on supposer que c'est parce qu'elles n'envisagent pas tant le travail au niveau de son contenu – les tâches, leur fonction sociale, le *dirty work* – dont parle Hughes (1992), qu'elles ne le saisissent que comme un moyen de poursuivre un objectif qui le dépasse largement ? Ou, pour le dire autrement, n'instrumentalisent-elles pas leur position subordonnée parce qu'elle leur permet d'accéder, de la sorte, à ce qui leur était, de toute façon, inaccessible aux Philippines ? Si elles ont migré, c'est, on l'a dit, pour des raisons économiques, mais pour des améliorations économiques substantielles. Ou pour poursuivre encore cette piste, parce que ce marché des services domestiques ouvre à d'autres possibles ?
- 23 Comme nous l'avons vu déjà, elles travaillaient aux Philippines, elles gagnaient leur vie, mais elles la gagnaient mal. En étant domestiques à Paris, elles gagnent plus qu'elles ne pourraient jamais espérer aux Philippines. De plus elles savent toujours pouvoir trouver du travail sur ce marché spécifique, celui de la domesticité de « haut niveau » pour mener à bien les projets de vie dont toutes les femmes rencontrées font état et qui structurent, soutiennent et légitiment<sup>15</sup> le processus migratoire : soutien monétaire à la famille, frais de scolarité pour les enfants aux Philippines, achat d'une terre, d'une maison, mise de fonds pour créer une petite affaire (café, commerce). Pourtant le prix à payer n'est-il pas exorbitant ? Certes la séparation est toujours douloureuse et dévastatrice, mais cela ne les empêche pas de manière non contradictoire, de poursuivre leur objectif, en améliorant leur situation, chaque fois qu'elles le peuvent, de construire un réel projet de vie, à l'instar des témoignages recueillis par Smaïn Laacher parmi les immigrants de Sangatte (*Le Monde*, 14.06.2002). C'est bien d'une autre immigration qu'il s'agit, non plus seulement de subsistance (même lorsque les conditions de vie au pays sont difficiles), mais une migration s'inscrivant dans un plan de vie, un dessein, voire un désir.
- 24 Bref, *c'est faire usage* de la migration à son compte, ce que Peraldi appelle « à compte d'auteur-e » (1997). Bref, se saisir d'une position pensée subordonnée (par les

employeurs) et construite socialement comme assujettie pour en détourner le bénéfice à son propre profit à savoir consolider le projet de vie qui structure cette lointaine migration, ouvrir de l'espace et du temps pour que puisse advenir quelque chose de l'ordre de l'urgence de leur désir singulier. Ne peut-on en effet poser que les Philippines, déjà largement autonomes aux Philippines en dépit des liens communautaires et familiaux dans lesquels s'insère leur destin, parviennent, au cours du processus migratoire et de leur expérience métropolitaine à Paris, à véritablement assurer et consolider cette autonomie, mieux à la légitimer. Le fait de quitter sa famille pour contribuer à son bien-être en entreprenant l'aventure migratoire est actuellement perçu aux Philippines comme un choix légitime et gratifiant. Non seulement elles deviennent le *breadwinner* principal dans la plupart des cas, elles rehaussent en outre leur position sociale dans la communauté et la famille, mais de plus, elles expérimentent à Paris des formes et des usages de la liberté qui les conduisent à opérer des formes de classement et de hiérarchisation des valeurs et des pratiques moins liées à leur société d'origine qu'à celles des pays d'accueil auxquelles, elles le découvrent souvent fortuitement ou imperceptiblement, lors d'un retour au pays, elles sont à présent attachées. Lors des retours au pays, elles bénéficient de l'aura de la réussite, de l'élégance d'autant que tous ces voyages sont l'occasion de rapporter à tou-te-s cadeaux et souvenirs, emblèmes de la ville lumière. Elles manifestent également une supériorité de fait sur les conjoints restés au pays, qu'elles appellent parfois ironiquement des *housebands* (Pertierra & Pingol, 2000). Au-delà donc d'une liberté perceptible acquise sur le plan économique, mais aussi personnel, voire sexuel (Pingol, inédit), les femmes philippines pourtant employées domestiques parviennent à inverser partiellement le rapport de genre dans l'archipel que les migrations ultérieures de jeunes migrantes désireuses elles aussi d'entrer dans la carrière contribueront sans aucun doute à consolider.

- 25 C'est de ce point de vue que nous analysons leur parcours et leurs trajectoires comme étant transnationales : car c'est en effet dans cet *entre deux transnational* qui à la fois autorise et exalte cette autonomie gagnée durement, qu'elles peuvent porter leur projet, celui qui les mobilise et les porte. Comme le dira, de manière tout à fait sereine, Teresa : « *Après mon dernier voyage aux Philippines, j'ai bien vu que ce que je voulais, c'était faire marcher la petite affaire là-bas, mais que je ne pourrais plus vivre aux Philippines. Je ne m'y sentirais pas libre* ». La solitude, l'éloignement sont combattus avec les armes offertes par l'espace transnational, à savoir les flux qui le saturent : flux de personnes qui viennent et qui vont, flux de personnes qui forment ici les réseaux affectifs et les constellations vivantes de solidarités, flux d'informations par téléphone, e-mails, courriers, nouveaux immigrants, anciens immigrants revenant en France, flux de biens et de produits qui s'échangent, se partagent, se vendent aussi. Car sans l'intrication de ces flux multiples pas d'espace ou de projet transnational. Ne pourrait-on parler de tactique, au sens de de Certeau, qui accroît sans cesse leur maîtrise, ce que les anglo-saxons appellent l'*empowerment* ? En accroissant ainsi leur « puissance d'agir » au sens qu'en donne Spinoza dans l'*Éthique*, c'est-à-dire finalement un « plus » de liberté, les femmes philippines à Paris ne deviennent-elles pas *actrices* de leur vie ?

## Vers des espaces mondiaux d'hospitalité ?

- 26 On voit donc que la conjonction d'une demande de services domestiques dans certaines fractions de population dans les pays du Nord et d'une migration de femmes philippines

qui acceptent d'être employées comme domestiques, configure un marché international où celles-ci occupent une position originale mais néanmoins toujours adossée et structurée en termes de genre. Tout serait-il alors pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles et pourrait-on analyser cette situation en termes strictement libéraux ? Cette « adaptation » de l'offre à la demande permettrait-elle cette mobilité ascendante souhaitée ? S'agirait-il d'une tendance dans notre économie globale où s'« harmoniseraient » (main invisible ?) de la sorte les inégalités entre le Nord et le Sud ? Or, si elles tirent des avantages relatifs de leur situation en développant un *mouvement constructiviste* pour conduire, au mieux, leur vie dans les pays du Nord, ne convient-il pas de nuancer l'analyse ? N'est-ce pas au regard de la déqualification professionnelle et de la souffrance humaine – toute tâche subordonnée n'entraîne-t-elle pas, le plus souvent, un rapport mutilant l'intégrité de la personne assujettie ? – que ce projet doit être sans cesse réévalué ? La dissymétrie des positions peut-elle être indéfiniment assumée ? Doivent-elles se contenter de cette « citoyenneté partielle » qu'analyse Rhacel Parrenas (2000) ? En d'autres termes la séparation, même maîtrisée du mieux qu'elles le peuvent, qui leur ouvre des espaces de liberté incontestables ne doit-elle pas être réanalysée au regard des séparations familiales, des souffrances des enfants restés au pays et de l'assignation semble-t-il irrévocable et pérenne au service domestique du fait de la spécificité de ce marché en termes de genre ?

- 27 Le travail des domestiques ayant migré au Nord ne deviendrait-il pas alors un « moyen de reproduction » pour des familles du Nord au détriment du bien-être des enfants du Sud ? Le fait que le service domestique soit au Nord et au Sud socialement construit comme étant une fonction subalterne définie en termes de genre, accroît, de ce fait même, les inégalités au sein de cette mondialisation. Même si, comme nous l'avons vu, les rapports de genre sont en partie concrètement questionnés par leur statut de *breadwinner* pour la famille, si elles font usage d'une liberté sexuelle et affective inconnue aux Philippines, si, dans certains cas, les hommes doivent adopter des positions généralement associées aux rôles féminins dans l'archipel philippin, si enfin des ressources culturelles et scolaires sont offertes aux enfants, il n'en reste pas moins que d'autres termes de l'échange doivent être instaurés. Cela dit, il reste que cette migration transnationale dans laquelle ces femmes se construisent un mode de vie et une histoire permet de lier durablement ici et là-bas, d'édifier des passerelles inattendues entre Nord et Sud qui pourraient donner lieu à d'autres issues pour ces femmes. Un seul exemple peut être évoqué ici, celui de la pénurie d'infirmières qui pourrait être comblée par le travail de femmes philippines, comme cela a été le cas aux Pays-Bas. Une telle forme d'*empowerment* leur permettrait ainsi qu'à leurs enfants et à leurs familles de déterminer librement leur inscription dans l'espace transnational qu'elles parcourent déjà. C'est en prenant acte et en tenant compte des espaces de liberté que les migrations actuelles leur ont ouverts que pourraient s'imaginer et se dessiner des *espaces mondiaux d'hospitalité* (Schérer, 1996 ; Gotman, 2001) plus décents (Margalit, 1999) qui puissent redéfinir, non seulement les rapports Nord/Sud, mais encore les rapports de genre. Et en ce sens, les domestiques philippines à Paris ne constituent-elles pas la figure emblématique d'une transformation potentielle des rapports de genre et un autre type de réponse à la crise que connaissent les sociétés du Sud ?

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ANTHEAUME B., BONNEMAISON, BRUNEAU M. & TAILLARD Ch., 1995. « Asie du Sud-Est, Océanie » in BRUNET R. (dir.), *Géographie Universelle*. Paris, Belin/Reclus.
- AQUIZA L. Q., PAL A. P., 1957. « Deviations and Advances to Philippine Familism », *Silliman Journal*, 4.
- BATTISTELLA G., CONACO M. G., 1998. « The Impact of Labor Migration on the Children Left Behind: A Study of Elementary School Children in the Philippines », *Sojourn*, vol. 13, 2.
- BERNARDO L., 1998. *Femmes qui servent et femmes servies. Ethnographie de la relation Patronne-Femme de ménage*. Mémoire de maîtrise sous la dir. de M. Pialoux et D. Desjeux. Paris, Université Paris V.
- BOULY DE LESDAIN S., 1999. *Femmes camerounaises à Paris*. Paris, L'Harmattan.
- BREDELOUP S., 2001. « Marseille, carrefour des mobilités africaines » in PERALDI M., *Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*. Paris, Maisonneuve et Larose.
- BURGESS E. W., 1979. « La croissance de la ville. Introduction à un projet de recherche », in GRAFMEYER Y. & JOSEPH I. (dir.), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Éditions du champ urbain.
- CATARINO Ch., OSO L., 1996. « Femmes chefs de ménage et migration », in BISILLIAT J. (dir.), *Femmes du Sud, chefs de famille*. Paris, Karthala.
- CHABAUD-RYCHTER D., FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL D. & SONTTHONNAS F., 1985. *Espace temps du travail domestique*. Klincksieck, Méridiens.
- CONSTANTINO-DAVID K., VALTE M. R., 1994. « Pauvreté, croissance démographique et effets de l'urbanisation aux Philippines », *Revue internationale des sciences sociales*, 141 (sept.)
- DELPHY Ch., 1974 [1998]. *L'ennemi principal, 1 : Économie politique du patriarcat*. Paris, Syllepse.
- EVIOTA E. U., 1992. *The Political Economy of Gender. Women and the Sexual Division of Labor in the Philippines*. ZED Books Ltd.
- FELICIANO M. S., 1994. « Law, Gender, and the Family in the Philippines », *Law and Society Review*.
- GOFFMAN E., 1956. « The Nature of Deference and Demeanor », *American Anthropologist*, 58: 473-502.
- GOLUB A., MAROKVASIC M. & QUIMINAL C., 1997. « Évolution de la production des connaissances sur les femmes immigrées en France et en Europe. Ou du difficile déplacement des frontières », *Migrations Sociétés*, vol 9, 52 (juillet-août), CIEMI.
- GONZALEZ A., 1992. « Higher Education, Brain Drain and Overseas Employment in the Philippines: Towards a Differentiated Set of Solutions », *Higher Education*, 23: 21-31.
- GOTMAN A., 2001. *Le sens de l'hospitalité. Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre*. Paris, PUF.
- GROOT de R., OUELLET E., 2001. *Plus que parfaites. Des aides familiales à Montréal, 1850-2000*. Montréal, Éditions du Remue Ménage.
- HANNERZ U., 1980. *Explorer la ville*. Paris, Minuit.



- HUGHES E., 1992. *Le regard sociologique*. Paris, EHESS.
- JACKSON T. R., HUANG S. & YEOH B., 1999. « Les migrations internationales des domestiques philippines », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. XV(2), coord. M. Guillon et D. Noin.
- JOSEPH I., 1999. *La ville sans qualités*. Paris, l'Aube.
- KERGOAT D., 1982. *Les ouvrières*. Paris, Le Sycomore.
- LAACHER S., 2001. *Après Sangatte*. Paris, La Dispute.
- LACAR L. Q., 1995. « Familism Among Muslims and Christians in the Philippines », *Philippine Studies*, 43.
- LACAR L. Q., LACAR C. S., 1989. « Marano Muslim Migration and its Impact on Migrant Children », *Philippine Studies*, 39.
- LAN P.-C., 2001. « Doing Gender in the Continuum of Domestic Labour Filipina Migrant Domestic Workers and Taiwanese Employers », inédit.
- LINDIO-MCGOVERN L., 1999. « Political Consciousness, Identity and Social Movements. Peasant women in the Philippines and Filipino Immigrant Activists in Chicago », *Research in Social Movements, Conflicts and Change*, vol. 21.
- MARGALIT A., 1999. *La société décente*. Paris, Climats.
- MOROKVASIC M., 1984. « Birds of Passage are also Women », *International Migration Review*, vol. 18 (68): 886-907.
- MOROKVASIC M., 1999. « Behind the Hidden Side: Immigrant and Minority Women in Self-Employment and Business in Europe », Communication à l'atelier de l'IOM Women and Migration, Genève, 30-31 août.
- MOZÈRE L., 2002. *Les domestiques philippines « entrepreneures d'elles-mêmes. Le marché mondial de la domesticité*. Paris, Rapport Mission du patrimoine ethnologique, ministère de la Culture.
- OSO CASAS L., 1998. « Women, The pioniers of Migration Chains : the Case of Spain », Working Paper (DEELSA/ELSA/WP2[98]4). Paris, OCDE.
- OSO CASAS L., 2002. *Domestiques, concierges et prostituées : migration et mobilité sociale des femmes immigrées, espagnoles à Paris, colombiennes et équatoriennes à Madrid*. Thèse Paris I, sous la dir. de B. Lautier.
- PARRENAS R., 2000. « Migrant Philippino Domestic Workers and the International Division of Reproductive Labour », *Gender and Society*, 14(4): 560-80.
- PERALDI M., 1997. « Portraits d'entrepreneurs », in collectif, *En marge de la ville, au cœur de la société. Ces quartiers dont on parle*. Paris, L'Aube.
- PERTIERRA R., 1992. *Remittances and Returnees*. Quezon City, New Day Publishers.
- PERTIERRA R., 2001. « Multiple Identities, Overseas Labor and a Diasporal Consciousness in a Local Community », communication conference EUROPHIL, Marseille.
- PERTIERRA R., PINGOL A., 2000. « Ilocano Masculinities », *Asian Studies*, 36(1).
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 1985. *Les beaux quartiers*. Paris, Le Seuil.
- PINGOL A., (inédit). « The Emerging Sexual Subject ».

RODRIGUEZ E. R., 1998. « International Migration and Income Distribution in the Philippines », *Economic Development and Cultural Change*, 46(2): 329-350.

ROLLINS J., 1985. *Between Women: Domesticity and their Employers*. Temple University Press.

ROLLINS J., 1990. « Entre femmes : les domestiques et leurs patronnes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 84.

ROTKIRCH A., 2001. « The Internationalization of Intimacy. A Study of the Chains of Care », Communication à la 5e Conférence de l'Association européenne de sociologie (RN Sociology of Families and Intimate Lives), session F, Helsinki (28.8-1.9).

SASSEN S., 1989. *La ville globale*. Paris, Descartes et Cie.

SCHÉRER R., 1996. *Zeus hospitalier. Éloge de l'hospitalité*. Paris, Armand Colin.

TACOLI C., 1999. « International Migration and the Restructuring of Gender Asymmetries: Continuity and Change Among Philippino Labor Migrants in Rome », *International Migration Review*, vol. XXXIII(3).

TARRIUS A., 2002. *Globalisation par le bas*. Paris, Balland.

WEBER F., 2002. « Maisonnée et parentèle, des outils de l'anthropologie », inédit.

## NOTES

1. Parmi les cinquante mille Philippin-e-s que compte la communauté philippine selon une estimation de l'ambassade des Philippines, on compte également des hommes mais ce sont majoritairement des femmes qui occupent ces emplois de service dans la capitale. Il existe également un certain nombre de Philippin-e-s sur la Côte d'Azur et à Monaco d'après des observations effectuées par des collègues de l'université de Nice dans les journaux de petites annonces. La recherche a été conduite pour le compte de la Mission du patrimoine ethnologique du ministère de la Culture et, en ce qui concerne les histoires de vie, pour le compte du FASILD. Une trentaine de Philippines ont été rencontrées, interviewées, mais aussi accompagnées lors de démarches administratives et au cours de rencontres festives et/ou informelles. Une dizaine de récits de vie ont été réalisés.

2. Nous ne mettrons pas ici l'accent sur cet aspect pourtant central dans leurs trajectoires que nos recherches ont abordées (Mozère, 2002).

3. Nous ne prétendons pas qu'en adoptant une telle posture ces femmes ne souffrent pas de la séparation d'avec leur famille lorsque celle-ci reste dans l'archipel, ni que la vie est dénuée d'embûches, de solitude et de tristesse, voire de maltraitance, cas que nous n'avons trouvé dans aucun des trois groupes de femmes rencontrées ce qui ne contredit nullement l'existence de cas d'esclavage dont le Comité contre l'esclavage moderne témoigne très régulièrement. Cependant notre parti, instruit et induit par le travail de terrain, a consisté à *prendre au sérieux* les « sous-conversations » brisant le cours lisse des discours attendus et cependant véridiques, les ruptures de tons, les hésitations qui dessinaient des paysages insoupçonnés et des désirs à la limite inavouables mais non moins authentiques. Ce faisant nous permettons que puisse s'entendre et s'écrire une histoire de ces migrations où peuvent coexister sans contradiction une douloureuse nostalgie et un réel plaisir que procure la vie libre à Paris. En ce sens, comme la sociologie des migrations tend à le montrer, les processus migratoires constituent de plus en plus un « mode de vie » choisi (Tarrius, 2002 ; Laacher, 2001).

4. Les États-Unis se font concéder au terme d'accords léonins en leur faveur des bases militaires dans l'archipel qui cherchent à contrecarrer, pendant toute la période de la Guerre froide, l'influence communiste en Asie du Sud-est.
5. Cette dualisation de l'agriculture typique de la situation que connaissent nombre de pays émergents s'accompagne d'une paupérisation sans cesse croissante des paysans donnant lieu périodiquement à des mouvements sporadiques d'occupation des terres à partir des années 1980, notamment dans l'île de Mindoro à majorité musulmane au sud du pays. Sévèrement réprimés ces mouvements ont été relayés par des regroupements de femmes dont les Femmes paysannes du Mindoro qui ont été actives jusqu'à la fin des années 1990 (Lindio-McGovern, 1999).
6. Du fait des politiques de regroupement développées par les colonisateurs espagnols puis américains, l'urbanisation se développe très tôt dans l'archipel : en 1903 par exemple 13% des Philippines sont des citadins ; ce taux est exceptionnellement élevé dans la région à cette époque, en effet ce n'est qu'en 1950 que la Birmanie et l'Indonésie atteindront ce taux et il faut attendre 1960 pour qu'il en soit de même pour la Thaïlande (Del Mar Pernia cité par Antheaume *et alii*, 1995 : 8). Le rythme de l'urbanisation va se maintenir globalement et atteindre environ 40% de la population en 1992.
7. Et on peut noter qu'en Asie, seule Bangkok dépasse Metromanilla en Asie du Sud-est (cinq fois supérieure aux deux autres plus grandes villes du pays que sont Cebu et Davao).
8. Celles-ci sont souvent confessionnelles.
9. Ces dispositions progressistes seront ultérieurement supprimées.
10. L'enseignement de la religion fait l'objet d'un cours obligatoire dans le cursus scolaire.
11. Même lorsqu'elles sont renvoyées (rare) ou qu'elles quittent leur emploi parce qu'elles y sont maltraitées, elles retrouvent très rapidement du travail au sein de ce que nous avons appelé une « ANPE informelle » qui fonctionne et qui assure y compris les remplacements en cas de maladie ou de départ au pays.
12. Judith Rollins avait, en son temps (1985, 1990) déjà établi que la domestique devait être « sombre » de peau, marquant ainsi « ethniquement » son infériorité, bien que ce mécanisme tende aujourd'hui à être moins discriminant, depuis que des immigrantes de l'Europe de l'Est se présentent sur le marché.
13. Ce qui en fait également un élément de distinction.
14. Chaque fois que nous appelons des domestiques philippines, elles nous appellent toujours *madam*, même lorsque cela fait longtemps que nous nous rencontrons, il s'agit véritablement de l'incorporation de ce qui matérialise leur être social. Et c'est seulement après un temps long qu'elles peuvent nous appeler par notre prénom ce que nous faisons, à leur demande, depuis que nous les connaissons.
15. Dans les cas nombreux où la migration permet d'échapper à un mariage malheureux, le sacrifice consenti par la femme, en laissant derrière elle mari et parfois enfants, est socialement acceptable dans un pays qui n'autorise pas le divorce.

---

## RÉSUMÉS

Des Philippines éduquées, anglophones et chrétiennes occupent des emplois domestiques à Paris. Il existe une demande internationale de services domestiques configurée par le genre, la société patriarcale leur conférant des qualités de déférence qui doublent avantageusement leurs

compétences sociales et subjectives. N'hésitant pas à laisser dans l'archipel maris et enfants, elles instrumentalisent la mobilité sociale descendante qu'elles connaissent à Paris au profit d'un projet de vie singulier qui s'inscrit dans l'espace transnational. Ces « entrepreneures d'elles-mêmes » écrivent dès lors leur histoire et leur migration dans un et/et où le retour est souvent retardé, voire suspendu sans que soient maintenus des liens forts avec l'archipel.

Filipino women who are educated, English-speaking and Christian are employed as domestic workers in Paris. An international demand for domestic services exists which is configured by gender, patriarchal society conferring deferential qualities on them which complement favourably their social and subjective skills and abilities. They do not hesitate to leave husbands and children in the archipelago, exploiting the downward social mobility that they experience in Paris for a specific life plan which is inscribed in a trans-national space. These « entrepreneurs of themselves » consequently write their history and their migration in a both/and in which the return home is often delayed, indeed even deferred, without strong links being maintained with the archipelago.

## INDEX

**Mots-clés** : genre, migrations transnationales, projets de vie, rapports Nord-Sud, services domestiques

**Keywords** : domestic services, gender, life plans, North-South relations, trans-national migrations

## AUTEUR

**LIANE MOZÈRE**

ERASE (université de Metz)

IRIS (Paris IX Dauphine)